

Le savoir en trompe-l'œil

Corée,
18^e-20^e s.



Guimet
Musée national des arts asiatiques

Exposition
16 septembre
2026 –
4 janvier 2027

Guide
de visite

Le savoir en trompe-l'œil

À quoi peut servir une bibliothèque lorsque le temps manque pour lire ? À l'heure où le savoir circule sur les écrans, s'évader par la lecture devient parfois un luxe et la bibliothèque est alors souvent plus regardée que pratiquée. Ce dilemme n'est pas nouveau. Dans la Corée de la fin du 18^e siècle, le roi Jeongjo (r. 1776-1800) y est déjà confronté. Pris par les affaires de l'État, il donne un pouvoir à l'image en commandant un grand paravent représentant la bibliothèque royale peinte en trompe-l'œil, pour rester proche de ses livres.

Cette image naît dans un contexte d'échanges. L'art du trompe-l'œil requiert une maîtrise de la perspective, savoir européen connu à la cour de Chine, transmis en Corée par le biais des ambassades coréennes régulièrement envoyées à Pékin.

D'abord centré sur la représentation de livres, le décor des paravents évolue vers des compositions plus riches associant objets de savoirs et de curiosités. Ainsi se développe le mouvement pictural du *chaekgeori* (littéralement « livres et objets ») alors qu'apparaissent des compositions picturales de bibliothèques le plus souvent montées en paravent. Comparables aux peintures représentant des cabinets de curiosités dans l'art occidental, elles habillent les intérieurs coréens, du palais royal aux maisons bourgeoises.

À la fois œuvres et cloisons, ces images projettent le regard dans un autre espace, celui d'un cabinet des désirs. Bien au-delà de la Corée, elles interrogent notre rapport à l'accumulation du savoir, à la fonction du livre et aux objets que nous plaçons dans nos intérieurs.

Corée, 18^e-20^e siècle

16 septembre 2026

4 janvier 2027

Un art de la mise en scène du savoir

Au 15^e siècle, la réussite sociale repose sur des examens officiels (*gwageo*), dont le plus prestigieux était fondé sur l'étude des classiques confucéens. Ce système de recrutement très sélectif reprend la pratique chinoise des examens impériaux permettant de recruter les fonctionnaires. À partir du 17^e siècle, la situation évolue. Les guerres dévastatrices contre les Japonais puis les Mandchous, les crises économiques et l'augmentation du nombre de candidats rendent l'accès à ces postes plus difficile. Les examens restent centraux mais ne suffisent plus à assurer le prestige d'une certaine classe sociale. Le savoir se développe alors en dehors de l'État. Il circule dans des académies privées (*seoweon*), au sein des familles et entre lettrés. Pour stimuler l'esprit, au-delà de la pratique de la lecture et de l'écriture, à partir de la fin du 18^e siècle, les intérieurs sont habillés de peintures de bibliothèques.

Mise en scène du lettré et du fonctionnaire idéal

Au 18^e siècle, le savoir structure la vie du lettré. Celui-ci s'entoure d'objets liés à son étude, formant un environnement propice à la réflexion : pinceaux, pierres à encre, instruments de musique, jeux de stratégie et livres des classiques confucéens. Dans les maisons traditionnelles, les bibliothèques monumentales, au sens

architectural du terme, n'existent pas, contrairement à ce que l'on observe en Chine ou, plus à l'ouest, en France, en Italie ou en Allemagne. Les livres et autres objets précieux sont conservés dans des coffres, posés sur des meubles, parfois sur quelques étagères. L'accumulation du savoir demeure discrète, sans ostentation. Il s'exprime ainsi moins par l'abondance visible que par un ordre maîtrisé, reflet d'un esprit discipliné et d'une aspiration à la vertu.

La bibliothèque en trompe-l'œil du roi Jeongjo

Le souverain coréen siège traditionnellement devant un paravent de type *ilwolobongdo*, représentant le soleil, la lune et cinq sommets, image de l'ordre du monde et de son autorité. En 1791, le roi Jeongjo (r. 1776-1800) introduit un changement décisif : dans la salle d'audience du palais de Changdeok, il remplace ce paravent par une représentation de la bibliothèque royale, affirmant ainsi que le pouvoir repose sur la connaissance. Sous l'autorité de la bibliothèque royale intérieure (Gyujanggak) qu'il fonde, il encourage la production de ces images. Les peintures à étagères compartimentées (*chaekgado*) deviennent alors un sujet d'exercice dans les examens artistiques officiels (*nokchwijae*). Les compositions sont strictement réglementées, les objets ostentatoires disparaissant au profit des livres.

Entre Chine et jésuites : voyage aux sources du chaekgeori

Loin de l'image d'un « royaume ermite », le Joseon est pleinement inscrit dans les échanges de l'Asie orientale. Au 18^e siècle, les ambassades coréennes à Pékin, capitale des Qing, jouent un rôle essentiel dans la circulation des objets, des idées et des savoirs. Là, elles découvrent les collections impériales organisées en cabinet aux cent trésors (*duobaoge*), mais aussi les savoirs occidentaux introduits par les missionnaires jésuites, un ordre religieux catholique, présents à la cour depuis le début du 17^e siècle. Livres, gravures et

cartes du monde offrent une nouvelle vision de l'espace. L'introduction d'instruments optiques, comme la longue-vue, favorise une observation plus directe du paysage réel. Les églises, ornées de décors en trompe-l'œil, marquent ceux qui les visitent. Ces découvertes nourrissent les pratiques artistiques. Les peintres coréens s'approprient ces nouveaux effets de perspective, de clair-obscur, et de trompe-l'œil. C'est dans ce contexte que naît le *chaekgeori*, à la croisée des traditions chinoises et des apports jésuites.

Les ambassades coréennes à Pékin

Souvent présenté comme un vassal de la Chine impériale des Qing (1644-1911), le royaume coréen du Joseon occupe en réalité une place singulière dans le système tributaire dont il tire parti pour préserver son autonomie. Des ambassades sont envoyées à Pékin pour verser le tribut, recevoir le calendrier impérial et participer aux cérémonies dynastiques. Chaque mission réunit plusieurs centaines de personnes, hauts fonctionnaires, interprètes, scientifiques, lettrés et artistes. Au 18^e siècle, les délégations parcourent librement la capitale chinoise, centre d'échanges entre l'Asie et l'Europe. À leur retour, elles remettent des rapports à la cour où ces « savoirs occidentaux » (*Seohak*) se diffusent. Le roi Jeongjo s'intéresse aux gravures et aux savoirs scientifiques.

Perspective et trompe-l'œil, un langage occidental appliqué à l'art coréen

Venus de Rome, les jésuites introduisent à Pékin les techniques de la perspective et du trompe-l'œil. Dans l'Europe des 16^e et 17^e siècles, ces images illusionnistes ne sont pas de simples décors : elles doivent instruire, émouvoir et rapprocher le fidèle de la foi. Le décor d'Andrea Pozzo à Saint-Ignace de Rome en devient l'un des grands modèles. Son traité de perspective est ensuite traduit et adapté en Chine par Nian Xiyao, grâce aux savoirs transmis notamment par Giuseppe Castiglione, peintre jésuite à la cour de l'empereur Qianlong (r. 1736-1795). Dans les églises de Pékin, ces effets offrent aux ambassades coréennes une expérience visuelle nouvelle. En Corée, la perspective n'est pas reprise telle quelle : elle est transformée dans les *chaekgeori* pour rapprocher le regard du livre, des objets et du savoir.

Chaekgeori, cabinet de désirs

Le *chaekgeori* ne se limite pas à la simple représentation d'une bibliothèque idéale, il offre également à la contemplation une collection. À la différence de ses modèles physiques – les cabinets chinois aux « mille trésors », conçus comme des meubles ostentatoires, ou les cabinets de curiosités occidentaux –, ces peintures transforment la bibliothèque en un espace organisé mais fantasmé. L'illusion du plaisir de collectionner devient centrale dans le choix des motifs, créant une véritable grammaire visuelle. Dans les maisons traditionnelles, les objets représentés ne sont plus seulement ceux que l'on possède, mais ceux que l'on désire. Livres, porcelaines, bronzes et objets exotiques intègrent ainsi tous les intérieurs. Présentes à la capitale comme dans les provinces, ces images accompagnent l'ascension de nouvelles élites et l'essor d'une société de consommation, particulièrement dans un 18^e siècle dépourvu de conflits majeurs, propice aux échanges au contact des marchés, en Chine notamment.

Désirs d'objets anciens

À la cour comme chez les lettrés, les objets anciens incarnent un idéal moral et intellectuel. Les bronzes archaïques chinois, associés à l'Antiquité et au temps de Confucius, sont particulièrement prisés. Largement en circulation depuis la Chine jusqu'en Corée, ces bronzes demeurent néanmoins rares et coûteux et réservés à une élite. Leur connaissance passe aussi par des livres d'estampages (*kaogutu*) très répandus. À partir de ces modèles, les artistes coréens réinventent leurs formes en peinture. Sur les paravents, ces motifs gagnent un nouveau sens. Plus seulement savants, ils deviennent des signes visibles d'élévation intellectuelle.

Désirs d'objets précieux

Avec l'avènement du Joseon (1392-1910), la porcelaine blanche s'impose comme un idéal à la fois moral et visuel. La blancheur douce, non éclatante, traduit une esthétique de la retenue et de la vertu plus qu'un objet de prestige. À l'inverse, à la même époque en Chine des Ming et des Qing, les porcelaines aux émaux colorés sont produites pour la cour, puis circulent

largement dans le monde. Le commerce avec la Chine des Qing (1644-1911) contribue à introduire ces céramiques en Corée, mais elles demeurent rares. Leur présence nourrit plutôt l'imaginaire visuel. Intégrées dans la composition des *chaekgeori*, ces céramiques de *famille rose*, *verte*, jaunes, craquelées et *bleu et blanc* apportent couleurs et contrastes dans des intérieurs plus sobres.

Nouveaux désirs

Depuis le 18^e siècle, les peintres enregistrent l'évolution des pratiques de consommation en Corée. Alors que les échanges avec le reste du monde s'intensifient, de nouveaux objets intègrent les collections locales. Au 19^e et au début du 20^e siècle, lunettes, horloges, montres à gousset, objets de mode apparaissent dans les compositions. Les paravents reflètent ainsi ce qui circule et se désire. Le *chaekgeori* devient un véritable baromètre du goût, révélant les transformations sociales et culturelles. Il fonctionne comme une vitrine avant la lettre, où l'objet ne vaut plus seulement pour lui-même, mais comme signe. Ces représentations invitent à faire réfléchir sur la pratique de la consommation du savoir, au détriement de la connaissance.

Quand le savoir n'est qu'illusion

Lorsque le livre devient objet, il cesse d'être uniquement porteur de savoir pour devenir signe. En Europe, les vanités, illustrées par l'œuvre de Sébastien Stoskopff, associent livres, chandelles et objets précieux pour rappeler la fragilité des connaissances et la fuite du temps. En Corée, ce principe se transforme : le livre est déconstruit, fragmenté, démultiplié dans l'espace pictural. Il n'est plus seulement lu, il est exposé ; son accumulation construit une image du savoir autant qu'un désir de possession.

Les ouvrages présentés ici témoignent pourtant de la centralité de la connaissance comme pratique vivante et donnent à voir ce qui se lisait en Corée aux 18^e et 19^e siècles. Sous cette rotonde aux cariatides, en écho à la bibliothèque historique du musée Guimet située à l'étage inférieur, ces ouvrages dialoguent avec les livres réunis par son fondateur. De part et d'autre de

l'Eurasie, les thèmes et sujets abordés – sciences, religions, histoire, littérature – relèvent d'un même horizon intellectuel.

Une bibliothèque en déconstruction

Dès la fin du 18^e siècle, les artistes provinciaux s'éloignent des modèles royaux pour développer un langage plus libre. Le livre devient un simple motif décoratif ; les perspectives se fragmentent ; les compositions proposent un désordre organisé, parfois peuplé d'animaux liés à la longévité, tout en conservant une dimension morale confucéenne. L'essor d'une classe moyenne aisée (*jungin*) favorise la diffusion du *chaekgeori*, bientôt adopté au-delà des cercles lettrés. Produites hors du palais, ces œuvres sont qualifiées de « peintures populaires » (*sokhwa*). Les motifs sont répétés et diffusés par les peintres itinérants dans tout le territoire. Des formats plus modestes apparaissent, adaptés à des espaces domestiques restreints.

Rêve d'encre et d'ombres : jeux d'optiques

Le parcours s'achève sur des œuvres où l'illusion optique devient centrale. Les livres disparaissent, les étagères s'effacent et le décor fantastique dissout les repères habituels de la bibliothèque. L'image bascule dans un espace incertain, à mi-chemin entre rêve et perte des codes. Longtemps reléguées au registre des peintures folkloriques (*minhwa*), ces compositions révèlent une grande liberté formelle : les objets changent d'échelle, flottent, se recomposent, dans un univers où la logique visuelle se dérobe. Ces œuvres peuvent ainsi être rapprochées du surréalisme : la bibliothèque s'y transforme en espace mental, où le savoir devient rêve, et l'objet, métaphore.



A 3x3 grid of nine photographs showing various still life arrangements of Japanese objects, including vases, scrolls, and plants, displayed in a gallery setting. The objects are arranged in a way that suggests a traditional Japanese aesthetic, possibly a tea ceremony or a display of art. The background of each photograph is a solid color, and the objects are placed on a dark surface. The grid is composed of nine square panels, each containing a different arrangement of objects. The objects include vases, scrolls, plants, and other decorative items. The overall composition is balanced and visually appealing.

© Leeum Museum of Art



1



2



5

3. Chaekgeori: Boyi et Shuqi, récit de la Chine préimpériale
Corée, 18^e-19^e siècle, époque Joseon (1392-1910), élément de paravent, couleurs sur papier, Paris, musée Guimet, don Lee Ufan, 2001, LUF 26

© Musée Guimet, Paris,
Dist. GrandPalaisRmn /
Thierry Ollivier

4. Vase à décor d'étoffe nouée
Chine, règne et marque de Qianlong (1736-1795), dynastie Qing (1644-1911), porcelaine à décor d'émaux *famille rose*, Paris, musée Guimet, donation Ernest Grandidier, 1894, G 4877

© GrandPalaisRmn
(Musée Guimet, Paris) /
Thierry Ollivier

5. Paravent représentant une bibliothèque (*chaekgado*)
Corée, 19^e siècle, époque Joseon (1392-1910), paravent à dix panneaux, encre, couleurs et or sur soie, Séoul, musée national de Corée, legs Lee Hong-kun, 1981, Dongwon 3322

© National Museum of Korea

Exposition

Le savoir en trompe-l'œil

Corée, 18^e-20^e siècle

16 septembre 2026 – 4 janvier 2027

Commissariat

Arnaud Bertrand, musée Guimet

Catalogue de l'exposition

Le savoir en trompe-l'œil

Corée, 18^e-20^e siècle

Une coédition musée Guimet /

Beaux-Arts Éditions | 160 pages, 35 €

Autour de l'exposition

Programmation complète sur guimet.fr

ÉVÈNEMENT

Week-end Chuseok

Sam 26 et dim 27 septembre

SPECTACLES ET CONCERTS

Wind Alone, Sand Alone, Make No Sound

Jeu 1^{er} octobre | 20h |

Chudahye Chagis

Jeu 15 octobre | 20h |

Dal:um + Dasom Baek

Ven 6 novembre | 20h |

Sammaekyung – Enfin, je crois avoir vécu,
par le Théâtre national de Corée

Ven 13 novembre | 20h | et sam 14 novembre
| 14h30 |

Park Jiha

Jeu 19 novembre | 20h |

RENCONTRES ET CONFÉRENCES

Colloque : Le savoir mis en scène dans l'art coréen, livres et objets choisis

Sam 10 octobre | 14h30 – 17h |

Rencontre littéraire : Bibliothèque monde et illusion du savoir

Sam 7 novembre | 15h |

Rencontre avec le commissaire de l'exposition

Dim 8 novembre | 15h30 |

Rencontre littéraire : Présentation du dictionnaire historique et culturel des Corée(s)

Sam 14 novembre | 15h30 |

Rencontre : Deux trésors de l'imprimerie présentés comme trésors de l'humanité

Sam 21 novembre | 15h – 17h |

Rencontre littéraire : Le confucianisme en Corée : comprendre le lettré

Sam 5 décembre | 15h30 |

Rencontre littéraire : Diplomatie et littérature : quand la Corée s'ouvrait au monde

Sam 12 décembre | 15h |

VISITES COMMENTÉES

Parcours découverte adulte

À partir du 26 septembre,
tous les samedis | 14h |

Visite descriptive de l'exposition 

Intérieurs coréens

Ven 9 octobre | 14h |

Visite en LSF de l'exposition 

Découvrir la Corée

Sam 17 octobre | 11h |

ATELIER ADULTE

Atelier calligraphie coréenne

Sam 14 novembre | 14h30 |

Et aussi du cinéma avec le Busan International Short Film Festival et le Festival du film coréen à Paris, ainsi que des projections jeune public

Informations pratiques

Ouvert tous les jours | 10h - 18h |
sauf le mardi, les 01/01, 01/05 et 25/12

Guimet

Musée national des arts asiatiques

6, place d'Iéna 75116 Paris

guimet.fr

